



FACULTE DE PHILOSOPHIE ET LETTRES



CONFÉRENCES DÉBATS DOSSIERS

# L'HISTOIRE AUJOURD'HUI

NOUVEAUX OBJETS, NOUVELLES MÉTHODES

**Franz BIERLAIRE**

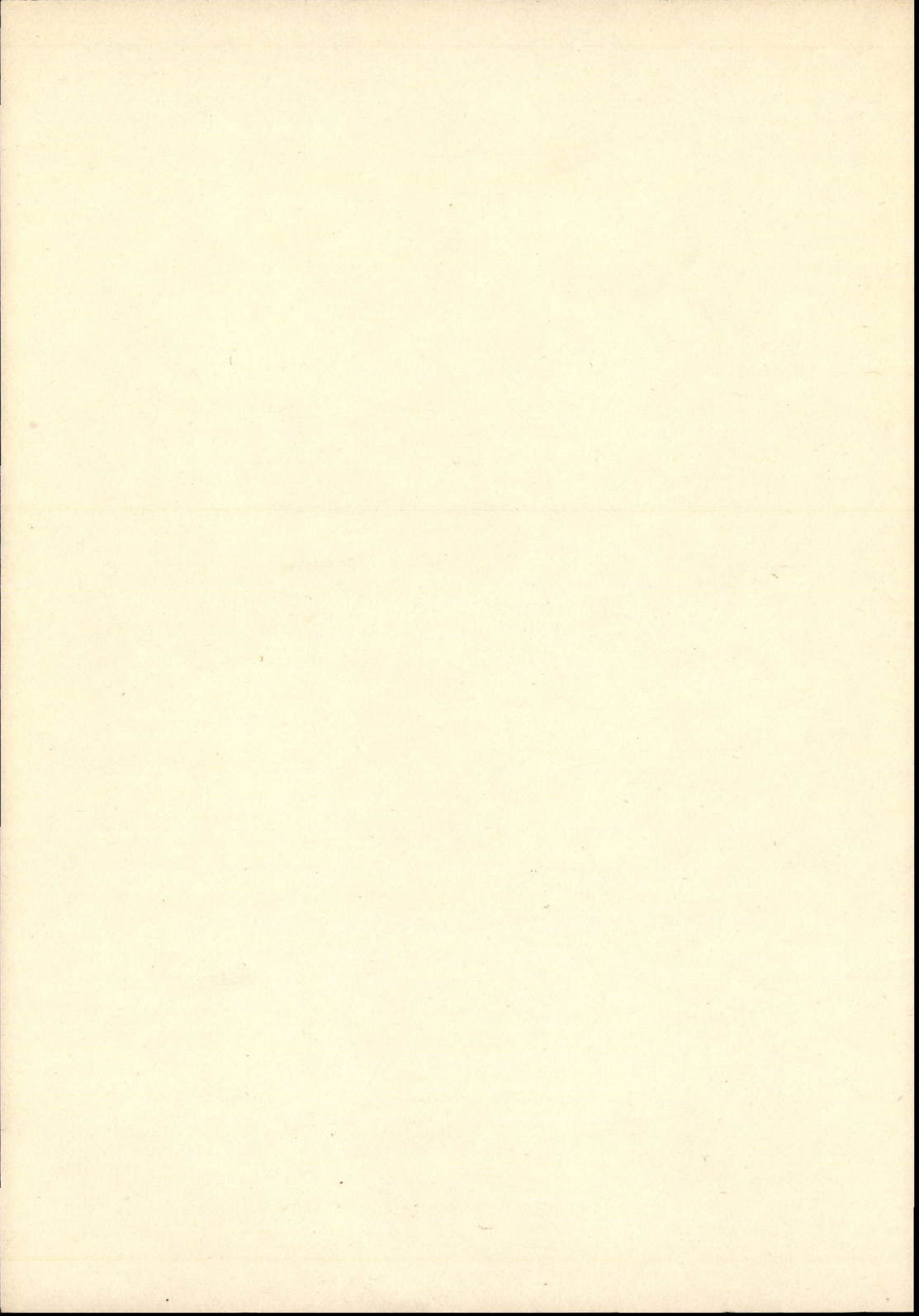
Chargé de cours associé à l'Université de Liège

E R A S M E

LA GUERRE ET LA PAIX

SECTION D'HISTOIRE  
3, place Cockerill, 2<sup>e</sup> étage, 4000 LIEGE  
Tel. 041/42 00 80 ext. 383 (secrétariat)

B 25





## ERASME, LA GUERRE ET LA PAIX

1466 (ou 1469)-1536. Une vie, celle d'Erasme: trois quarts de siècle, c'est-à-dire trois générations, qui n'ont quasiment connu que la guerre. La guerre partout, même dans le Nouveau Monde, la guerre tout le temps, ou presque. 1466: sac de Dinant; 1468: sac de Liège; 1515: Marignan; 1525: Pavie; 1526: Mohacs; 1527: sac de Rome; 1529: siège de Vienne... Cette histoire sanglante a été écrite par les grands personnages du temps: Charles le Téméraire et Louis XI, Charles VIII et Louis XII, François Ier et Charles-Quint, Henri VIII, Soliman le Magnifique et même Jules II, pape belliqueux et nouveau Jules César. La guerre toujours, la guerre encore, dont des artistes comme Dürer sont en quelque sorte les grands reporters. La guerre, avec son cortège de malheurs, avec des alliances "contre-nature": François Ier, Roi Très Chrétien, allié des princes protestants allemands, puis allié des Turcs. Son rival Charles-Quint, Roi Catholique, ne va pas jusque là, mais il n'hésite pas à saccager Rome et à humilier le pape Clément VII. La guerre, avec déjà un partage du monde: le traité de Tordesillas, qui divise le Nouveau Monde en deux zones, l'une espagnole, l'autre portugaise. La guerre, avec des rencontres au sommet (le Camp du Drap d'Or), avec des trêves aussi (la Paix des Dames), avec des traités violés le lendemain de leur signature. La guerre, liée souvent à des problèmes d'héritage. La guerre entre deux super-grands pour une couronne, la couronne impériale. Enfin, "une épidémie nouvelle, née de la diversité des opinions": une guerre de religion...

Dans cette tourmente, un humaniste chrétien, un intellectuel qui n'a qu'une seule arme, sa plume, pour dire non à la fabrique des morts et tenter désespérément d'arrêter les responsables de la violence: les prédicateurs "qui jettent de l'huile sur le feu", parce qu'ils "tirent plus de bénéfices des mourants que des vivants"; les princes, qui font passer leur intérêt privé avant le bien de l'Etat et du peuple; les combattants eux-mêmes, qui, contre une maigre solde qu'ils abandonnent aux prostituées, rentrent ensuite chez eux avec, pour seul butin, "une lèpre qu'ils vont communiquer à ceux qu'ils devraient chérir le plus". Personne n'est oublié dans le réquisitoire d'Erasme contre la guerre, mais les mercenaires sont sans doute les plus méprisables à ses yeux: "des parasites, dit-il

dans l'Eloge de la Folie, des débauchés, des voleurs, des assassins, des rustres, des abrutis et des escrocs, en un mot, la lie de la société". A tous ceux qui seraient tentés par le métier des armes, Erasme montre que "la guerre n'est douce qu'à ceux qui ne l'ont pas faite":

"Qui pourrait énumérer les désagréments de la vie qu'on mène dans les camps ces soldats stupides, qui méritent d'en subir de plus grands encore puisqu'ils la mènent de leur plein gré ? Une nourriture que refuserait même un boeuf de Chypre; une couche qu'un bousier mépriserait; des sommeils rares et qu'on ne prend pas quand on veut. Une tente ouverte à tous les vents, et même pas de tente du tout. L'obligation de vivre en plein air, de coucher par terre, de rester debout en armes, de supporter le jeûne, le froid, la chaleur, la poussière, la pluie, d'obéir aux chefs, de recevoir des coups de bâton: il n'est pas un esclave dont la servitude soit plus infâme que celle des soldats. Outre cela, il faut, au funeste signal, marcher à la mort ou pour l'infliger cruellement ou pour la subir misérablement. Tant on supporte de peines pour pouvoir en arriver à la plus malheureuse des situations ! Si infinis sont les maux que nous infligeons pour pouvoir ensuite les infliger aux autres !"

Toute l'action d'Erasme en faveur de la paix est d'ordre intellectuel. Militer, pour lui, c'est écrire, et son oeuvre de militant de la paix peut se comparer à une campagne de presse constamment renouvelée et qui adopte tous les tons: leçon, exhortation, plainte, sarcasme, envolée lyrique, méditation. Tous les tons et tous les genres littéraires, de la déclamation humaniste au commentaire de psaume, en passant par le traité d'éducation princière, la prosopopée, le dialogue, le proverbe, la lettre.

Erasme n'a jamais fait la guerre, mais il l'a vue de près, lors de son voyage en Italie, entre 1506 et 1509. Avec l'aide de Louis XII, le pape Jules II portait alors la guerre dans tout le pays. A Bologne, le 11 novembre 1506, Erasme assiste à l'entrée triomphale d'un pape-gladiateur:

"Si tu avais vu les chevaux, les soldats en armes et rangés en bataille, les ornements des chefs, les processions d'enfants choisis, les torches illuminant de tous côtés, les objets sacrés portés en grand appareil, la pompe des évêques, le faste des cardinaux, les trophées, les dépouilles gagnées sur l'ennemi, les clameurs du peuple et des soldats roulant jusqu'au ciel, les applaudissements à tout faire trembler, le bruit des clairons, les éclats des trompettes, les éclairs des bombardes, l'argent jeté au peuple; si tu m'avais vu porté sublime comme une divinité, moi la tête et l'auteur de toute cette pompe: alors tu eusses déclaré les Scipion, les Emile, les Auguste sortides et mesquins à côté de moi."



C'est Jules II qui parle ainsi dans un dialogue sarcastique qui, s'il ne peut être attribué à Erasme avec certitude, traduit bien ses sentiments. On y voit Jules II tenter vainement de forcer la porte du Paradis et être finalement chassé du ciel par saint Pierre. Erasme ne pouvait pardonner à Jules II d'avoir oublié que "celui qui se fait le Vicaire du Christ doit lui ressembler le plus possible", d'avoir agi vraiment en Jules (c'est saint Pierre qui parle) en cherchant à balayer de l'Italie toute la vermine barbaresque (là, c'est Jules II):

"Pierre: Quelle sorte de bêtes est-ce donc, ces gens que tu traites de Barbares ?

Jules: Ce sont des hommes.

Pierre: Des hommes, soit, mais non des Chrétiens ?

Jules: Si, des Chrétiens, mais qu'importe ?

Pierre: Sans doute, des Chrétiens sans lois, illettrés et de moeurs grossières ?

Jules: Très instruits au contraire, très civilisés, très riches, et c'est là surtout ce qui excite notre envie.

Pierre: Voilà qui est clair. Cependant, si le Christ est mort pour tous les hommes, sans distinction, comment toi qui te disais le Vicaire du Christ, n'embrassais-tu pas dans un même amour tous ceux que le Christ a confondus dans le sien ?

Jules: Oh ! je ne demande pas mieux que d'aimer les Indiens, les Ethiopiens, les Africains, pourvu qu'ils me rapportent et me reconnaissent pour leur prince en me payant tribut, mais ce sont gens trop ladres et reconnaissant trop peu la majesté du Pontife Romain.

Pierre: Le Siège Romain est donc le grenier du monde entier ?

Jules: Où est le mal de récolter partout les biens temporels, quand nous semons partout nos faveurs spirituelles ?"

Rédigé sans doute en 1513-1514, peu après la mort de Jules II, mais publié quelques années plus tard, le Iulius exclusus n'est pas le plus ancien écrit pacifiste d'Erasme. Sa "campagne" s'ouvre solennellement le 6 janvier 1504 dans le palais de Bruxelles par un discours officiel de bienvenue présenté à Philippe le Beau, son souverain, de retour aux Pays-Bas après un long séjour en Espagne:

"C'est un Philippe pacifique et heureux que nous avons célébré jusqu'à présent: plaise au ciel que la possibilité nous en soit à jamais donnée, et que soit toujours écartée de nous l'éventualité de chanter ton art de la stratégie. Il n'est pas à craindre que ta sagesse dans la paix t'apporte un jour moins d'éclat que le courage des autres dans la guerre. Nous te préférons pacifique que victorieux. Et cette préférence est marquée avec d'autant plus de force que la paix l'emporte sur la guerre de toutes les manières. En temps de paix les arts sont pleinement actifs, les bonnes études sont florissantes, le respect des lois est de rigueur, la religion est en progrès, les

richesses s'accroissent, les règles morales sont partout pratiquées. En temps de guerre tous ces avantages sont détruits, c'est la décadence, la confusion générale, et, accompagnant toutes les espèces de calamités, il n'est pas de lèpre morale qui ne vienne fondre partout: les objets sacrés sont profanés, le culte divin passe pour négligeable, la violence prend la place du droit, les malheureux vieillards sont plongés dans un deuil immérité, les petits enfants sont privés de leur père, les épouses sont arrachées à leur mari, les champs sont dévastés, les villages abandonnés, les sanctuaires livrés aux flammes, les places-fortes démantelées, les maisons pillées, et les richesses des meilleurs citoyens passent aux mains des plus fieffés scélérats. Et de tous ces malheurs la plus grande part revient toujours aux plus innocents."

Erasme répétera la même leçon à Charles d'Autriche, le fils de Philippe le Beau, lorsque celui-ci inaugurera son règne aux Pays-Bas. Nommé conseiller royal, le prince des humanistes remercie son jeune souverain en lui dédiant l'Institution du prince chrétien, qui est à la fois un ouvrage pédagogique, décrivant la formation idéale d'un prince idéal, et un traité de science politique. Dès 1516, Erasme semble prévoir ce qui va se passer et il condamne à l'avance les ambitions du futur Charles-Quint: "Toi qui, en naissant, as reçu le plus beau des empires et qui es destiné à en recevoir un plus vaste encore, tu dois te préoccuper de te défaire de quelque partie de cet empire plutôt que de l'agrandir."

Charles d'Autriche, héritier des Pays-Bas par son père, de l'Espagne, de la Sicile et des possessions du Nouveau Monde par sa mère, doit son nom au souvenir de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, son arrière grand-père. Elu empereur en 1519, à la mort de son grand-père Maximilien, Charles-Quint est toutefois habité par le souvenir d'un autre Charles, sacré comme lui à Aix-la-Chapelle: Charlemagne. Sujet loyal de l'Empereur, le conseiller Erasme assiste à la cérémonie, mais il ne craint pas de prendre publiquement position contre le principe même de la monarchie universelle: "Vouloir ressusciter l'Empire serait précipiter les peuples dans la plus affreuse des guerres."

François Ier, le rival de Charles-Quint, rêve sans doute moins que ce dernier de la monarchie universelle. Sa candidature à l'Empire est d'abord un moyen de trouver une parade à l'encerclement qui le menace. Lui aussi est un héritier, l'héritier du royaume de France, qui a annexé la Bourgogne, pays des ancêtres de son rival; l'héritier du rêve italien de ses prédécesseurs Charles VIII et Louis XII: Marignan, c'est en 1515. François Ier vient tout juste d'accéder au



trône de France, et Charles d'Autriche d'être émancipé. Les deux hommes inaugurent leur règne en même temps: l'un par la conquête du Milanais, l'autre en revendiquant la Bourgogne. La rivalité qui va ensanglanter l'Europe pendant plus de 40 ans commence.

Avant l'élection impériale, toutefois, le climat est plutôt à la détente: projets de mariage, conventions, traités d'amitié. Erasme participe à cette offensive de paix en publiant le plus contestataire sans doute de ses ouvrages pacifistes: La plainte de la paix persécutée. Comme la Folie, la Paix parle par la bouche d'Erasme. Trahie et abandonnée par tous, elle cherche désespérément un petit coin où s'installer. Chassée de tous côtés, "il ne me restait, dit-elle, qu'à nourrir l'espoir que je parviendrais à trouver au moins une place dans le coeur de quelque homme. Mais cet espoir lui-même je dus l'abandonner. L'homme seul lutte avec lui-même. Quel démon de l'enfer a pu inoculer ce venin dans le coeur des chrétiens ?" Désespérée, la Paix lance un appel pathétique aux Princes, de la volonté de qui dépendent surtout les affaires du monde, à tous les responsables et à tous ceux qui se glorifient du titre de chrétien, pour qu'ils conspirent, d'un commun accord et de toutes leurs forces, contre la guerre. Erasme paie de sa personne en mettant sa plume au service d'une cause qui lui est chère, celle de la paix, mais son ouvrage ne modifiera pas le cours de l'histoire. Persécutée en 1517, la Paix ne va pas tarder à être défunte, et la Plainte devenir Épitaphe. Retracer l'histoire de l'action d'Erasme en faveur de la paix, c'est écrire l'histoire d'un échec. Erasme n'en continuera pas moins à prêcher à des sourds, avec un grand courage intellectuel et une grande indépendance d'esprit, notamment dans ses Colloques où le thème de la guerre et de la paix surgit parfois où on l'attend le moins. Ainsi dans ce dialogue entre une toute jeune mère de famille - elle vient d'accoucher - et un défenseur du sexe fort:

"Nous sommes les seuls, nous les hommes à faire la guerre pour la patrie !

Vous êtes aussi ceux qui souvent désertent leur poste pour s'enfuir lâchement, et ce n'est pas toujours pour la patrie, mais plus fréquemment pour un petit salaire de misère que vous abandonnez femme et enfants, et que, pires que des gladiateurs, vous vous réduisez volontairement à la nécessité servile de tuer ou d'être tués."

Journal d'une vie, les Colloques sont aussi la chronique des guerres fratricides, politiques, sociales et religieuses qui déchirèrent l'Europe. Dans l'édition de mars 1522, plusieurs personnages



évoquent la reprise des hostilités entre le coq français et l'aigle impérial; dans celle de février 1526, Erasme dresse un tableau fort sombre de la situation européenne après la bataille de Pavie et, il prêche la réconciliation entre Charles-Quint et François Ier dans un savoureux dialogue entre un boucher et un poissonnier:

"Si j'étais empereur, je conclurais ainsi sans retard avec le roi de France: "Frère, lui dirais-je, un mauvais génie a excité cette guerre entre nous; toutefois nous ne nous sommes point battus pour la vie, mais pour le pouvoir. Vous vous êtes conduit en brave et vaillant guerrier. La fortune m'a favorisé, et elle vous a fait de roi prisonnier. Ce qui vous est arrivé aurait pu m'arriver; et votre malheur est pour nous tous une leçon. Nous avons éprouvé combien ce genre de lutte était préjudiciable à l'un et à l'autre. Eh bien ! luttons entre nous d'une autre façon. Je vous accorde la vie, je vous accorde la liberté; au lieu d'un ennemi, je vous prends pour mon ami. Oublions tous les maux passés; retournez vers les vôtres libre et sans rançon; gardez ce qui est à vous; soyez bon voisin; qu'il n'y ait désormais entre nous qu'une lutte, savoir lequel des deux vaincra l'autre en fidélité, en bons offices et en bienveillance; ne disputons point à qui régnera sur un plus vaste empire, mais à qui administrera le plus sagement ses Etats. Dans le premier conflit j'ai gagné la réputation d'un homme favorisé par la chance; celui qui triomphera dans le second remportera une victoire bien plus brillante. Le renom de ma clémence me procurera plus de véritable gloire que si j'avais annexé toute la France à mes Etats; et le bruit de votre reconnaissance vous vaudra plus d'honneur que si vous m'aviez chassé de toute l'Italie. Ne m'enviez pas la gloire que j'ambitionne; je veux à mon tour sekunder la vôtre de telle sorte que vous ne rougirez point d'être le débiteur d'un ami."

Quelques années auparavant Erasme avait dédié ses Paraphrases des quatre évangiles aux grands princes du temps, comme pour mieux les unir dans son amour de la paix, pour tenter de leur faire comprendre qu'être chrétien, c'est vouloir la paix:

"Que les hommes prétextent tout ce qu'ils veulent, pour excuser leur passion de la guerre; s'ils ne l'aimaient pas, ils ne vivraient pas en luttes continuelles et ne s'acharneraient pas les uns contre les autres avec une haine si mortelle. Et cependant, qu'a enseigné le Christ à peine sorti de l'enfance, si ce n'est la paix ? Il a salué les siens dans ces termes: "Que la paix soit avec vous !", et il a fait de cette formule l'expression qu'employaient ses disciples pour se saluer les uns les autres; parole digne uniquement du nom chrétien. Les Apôtres ne l'ont pas oubliée cette salutation: ils commencent leurs lettres par le souhait de la paix et ce souhait est l'objet de l'aspiration de tous ceux qui visent au salut; car tout homme qui demande avec ardeur à Dieu la paix, demande en même temps le plus parfait bonheur. C'est la paix que le Christ a prêchée aux siens pendant toute sa vie; voulez-vous maintenant savoir comment il s'adressa aux siens



au moment de mourir ? "Aimez-vous les uns les autres, de la même manière que moi-même je vous ai aimés". Et encore: "Je vous donne ma paix, je vous laisse, en mourant, la paix". Entendez-vous ce qu'il a laissé aux siens aux derniers moments de son existence ? Il ne leur a laissé ni des chevaux, ni des auxiliaires de la guerre, ni des richesses, ni le droit de commander; que leur a-t-il donc laissé ? Il leur a laissé la paix: la paix avec les amis, la paix avec les ennemis."

Une guerre entre chrétiens ne viole pas seulement la nature humaine, mais l'enseignement chrétien, elle est une guerre civile !

Les arguments d'Erasme contre la guerre sont, on le voit, religieux autant sinon plus que philosophiques; ils sont aussi politiques: la guerre est toujours un mauvais calcul, quand bien même les droits invoqués seraient fondés et la guerre juste autant qu'une guerre peut l'être.

"Il est inique de chercher à faire valoir un droit qui concerne principalement des intérêts personnels - ceux des princes - au prix d'une infinité de souffrances pour le peuple et, tout en pourchassant je ne sais quel accroissement de son empire, de dépouiller son royaume dans sa totalité et de le réduire à la dernière extrémité. Un Prince en offense un autre à propos d'une futilité d'ordre privé - question de parentage, sans doute, ou quelque autre semblable -: en quoi cela concerne-t-il toute la population ? Le bon Prince n'a d'autre mesure que celle des intérêts publics, faute de quoi il ne serait pas même un Prince. Le droit n'est pas le même à l'égard des humains et du bétail. Le pouvoir, c'est en grande partie le consentement du peuple, et c'est ce consentement qui a été d'abord à l'origine des Rois."

Tels sont les arguments d'Erasme contre la guerre, mais ce militant de la paix a aussi un programme, en sept points :

1°) désarmer les antagonismes nationaux, en faisant prendre conscience aux hommes de leur solidarité profonde: "Si le Rhin sépare le Français de l'Allemand, il ne peut séparer le chrétien du chrétien."

2°) stabiliser le statut territorial de l'Europe en fixant une fois pour toutes les frontières de chaque Etat.

3°) fixer l'ordre des successions sur un type uniforme, afin d'éviter toute contestation entre les candidats: "Le successeur d'un prince doit être celui qui est le premier fils par la naissance ou celui que le suffrage du peuple estimera le plus capable."

4°) Les mariages dynastiques étant à l'origine de la plupart des guerres, recommander aux souverains de "prendre femme à l'intérieur du royaume ou, sinon, en convenant que tout prince prenant femme dans un pays voisin, perdra les droits à la succession au trône de ce pays".

5°) enlever aux princes le droit de déclarer de leur propre initiative la guerre entre deux Etats. La guerre ne doit être faite qu'avec le consentement de toute la nation.

6°) organiser l'arbitrage, plutôt que de multiplier les traités dangereux entre gens de mauvaise foi, tout article cachant un germe de conflit futur.

7°) mobiliser en faveur de la paix toutes les forces morales, comme le fait la Paix dans sa Complainte.

Militant passionné de la paix, fondateur d'un courant d'hostilité à la guerre, Erasme n'est pas un pacifiste absolu, même s'il considère qu'il n'y a pas de paix, même injuste, qui soit préférable à la plus juste des guerres. La guerre reste pour lui un moyen désespéré, l'ultime ressource quand toutes les solutions ont été déjà essayées, mais sans succès. Et si vraiment la guerre ne peut être évitée, le Prince devra la mener en réduisant au minimum les maux de ses sujets, en faisant en sorte qu'elle soit terminée aussi vite qu'il le pourra, en épargnant autant que possible le sang chrétien.

Et si la guerre devait faire couler du sang non-chrétien ? Erasme a répondu dans sa Consultation sur la guerre contre les Turcs. Il admet que les peuples chrétiens mènent contre les envahisseurs une guerre défensive, mais il rejette toute idée de croisade. Une guerre contre les Turcs doit avoir pour but non de leur ôter la vie, mais de les faire renaître par le baptême, de supprimer le Turc pour faire naître le chrétien. Mais les chrétiens ne devraient-ils pas auparavant tuer le Turc qui est en eux ?

"Ne sont-ce pas les Chrétiens qui ont inventé le canon ? Et pour que l'indignité de cette chose soit encore plus révoltante, on leur a donné le nom des Apôtres, on peint sur eux des figures représentant des saints. Oh! cruelle ironie! Paul, ce grand apôtre, qui a toujours prêché la paix, aurait-il pu diriger contre les Chrétiens des machines aussi infernales ? Si nous voulons convertir les Turcs au christianisme, il faut avant tout que nous soyons Chrétiens nous-mêmes. Ils ne nous croiront jamais tels, aussi longtemps qu'ils verront que le mal que le Christ a tant détesté, ne sévit nulle part ailleurs avec plus de force que chez les Chrétiens. Maintenant, c'est souvent en méchants que nous combattons contre des méchants. Bien que vous portiez le nom de Chrétiens et le signe de la croix, c'est en Turcs que nous croisons le fer avec les Turcs."



Erasme est un pacifiste engagé, mais pas intégral. Bien que sa pensée n'ait rien perdu de son actualité, les pacifistes d'aujourd'hui, qu'ils soient de gauche ou de droite, ne semblent pas se souvenir de ses leçons, peut-être parce que, pour Erasme, il n'y a pas un pacifisme de gauche et un pacifisme de droite, il y a la guerre et il y a la paix. A l'heure de la montée des périls, dans les années '30, au moment où l'on célébrait le 400e centenaire de la mort de l'humaniste, l'on redécouvrit que la haine de la guerre pouvait être une passion, que cette passion avait été celle d'Erasme, militant d'une cause qui, parce qu'elle est celle de la morale - chrétienne ou non - et de la raison, est en fin de compte celle de l'homme même. "On connaît les idées d'Erasme sur la guerre, lisait-on dans Les nouvelles littéraires en 1939, et l'auteur de Mein Kampf ferait bien de les méditer." Il était un peu tard...

Franz BIERLAIRE

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Les pages qui précèdent ont servi d'introduction à un spectacle du Théâtre Universitaire Liégeois, présenté le 19 mars 1985, dans le cadre des Journées Universitaires de la Paix.

Les textes cités et ceux interprétés par les comédiens sont accessibles en traduction française, avec commentaires et notes, dans l'anthologie du pacifisme érasmien publiée par J.-C. MARGULIN, Guerre et paix dans la pensée d'Erasmus, Paris, Aubier Montaigne, 1973.

Le pacifisme d'Erasmus a suscité une abondante littérature. A ceux qui voudraient en savoir plus, nous recommandons la lecture du chapitre que le Professeur L.-E. HALKIN a consacré au thème de la paix dans son Erasmus et l'humanisme chrétien, Paris, Ed. Universitaires, 1969 et celle de l'article de Jacques CHOMARAT, Un ennemi de la guerre: Erasmus, dans Bulletin de l'Association Guillaume Budé, suppl. "Lettres d'Humanité", 4e série, t. 33, p. 445-465, Paris, 1974.

Sur "l'évangélisme politique" d'Erasmus, on consultera l'ouvrage magistral de Pierre MESNARD, L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle, 3e éd., Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969.

Sur les rapports d'Erasmus avec les princes de son temps, on lira avec profit l'article de L.-E. HALKIN, Erasmus entre François Ier et Charles-Quint, dans Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome, t. 44, p. 301-319, Bruxelles et Rome, 1974.

Les pacifistes d'aujourd'hui sont-ils les héritiers d'Erasmus ? C'est la question que s'est posée Nicole DUBOIS dans un mémoire présenté à l'Institut des Hautes Etudes des Communications sociales de Tournai, en 1983, sous le titre Erasmus: un pacifiste à la une ?

On trouvera dans les pages qui suivent quelques-uns des textes interprétés par les comédiens du Théâtre Universitaire Liégeois, sous la direction de Robert Germay.



CHARON (1523)

CHARON. Trois grands monarques, excités par la haine, se ruent à leur perte mutuelle. Il n'est pas une province chrétienne qui échappe aux horreurs de la guerre, car les grands monarques entraînent tous les autres dans leur concert belliqueux. Les esprits sont échauffés à ce point que nul ne veut céder pas plus le Danois que le Polonais ou l'Ecossois. Naturellement, le Turc en profite pour s'agiter, de cruels dangers se préparent, tandis que la peste ravage l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie et la France. En outre, une épidémie nouvelle, née de la diversité des opinions, a si bien faussé les esprits qu'il n'est plus sur terre de véritable amitié. Le frère se défie de son frère, la femme ne s'entend plus avec son mari. Si l'on en vient aux mains, après ces assauts de langue et de plume, il est permis d'espérer qu'un merveilleux fléau s'abattra sur le genre humain. (...) Mais je crains fort quelque malin génie qui se mettrait tout à coup à prêcher la paix à ces mortels versatiles. J'ai entendu dire qu'il y a chez les hommes un certain polygraphe qui ne cesse d'écrire contre la guerre et pour la paix.

ALASTOR. Peu importe ! Voilà belle lurette qu'il ne prêche qu'à des sourds. Il a jadis écrit la Plainte de la paix persécutée. Voici qu'il compose maintenant une épitaphe pour la paix défunte. Mais n'oublie pas qu'il en est d'autres qui rivalisent de zèle pour notre cause avec les Furies elles-mêmes.

CHARON. Quels sont ces alliés ?

ALASTOR. Certains êtres couverts de manteaux noirs et blancs, ou de robes couleur de cendre, riches enfin d'un plumage varié. Ils ne quittent pas la cour des princes; ils leur apprennent l'amour de la guerre; ils élèvent dans le même sentiment les grands et les petits; ils proclament, dans leurs prêches évangéliques, que la guerre est juste et sainte, telle une oeuvre pie. Ce qui rend plus étonnante encore la force d'âme des hommes, c'est que ces hérauts de Dieu tiennent les mêmes propos à chacun des adversaires. Aux Français, ils prêchent que Dieu combat pour la France et qu'on ne saurait être vaincu quand on a un tel protecteur. Aux Anglais et aux Espagnols, ils disent que cette guerre n'est pas conduite par l'empereur, mais par Dieu; qu'ils montrent leur valeur, et la victoire est à eux. D'ailleurs, le combattant frappé à mort ne périt pas; il s'envole vers le ciel avec armes et bagages. (...)

CHARON. Je ferais volontiers du bien à ces personnages dont tu me décris les grandes actions. Mais si un dieu quelconque entreprenait de réconcilier les rois je perdrais tout ce que j'espère.

ALASTOR. Quant à cela, tu peux dormir sur les deux oreilles, je te l'affirme. D'ici dix ans aucune paix n'est à craindre !



PLAINTÉ DE LA PAIX PERSECUTÉE (1517)

J'en appelle à vous, Princes, de la volonté de qui dépendent surtout les affaires du monde, qui représentez parmi les mortels l'image du Christ. Reconnaissez la voix de Notre Seigneur et Maître qui vous exhorte à la paix. Dites-vous que l'humanité entière, accablée par les maux qu'elle souffre depuis si longtemps, vous la demande avec ardeur. Que ceux-là même qui se croient lésés dans leurs droits et qui éprouvent de la peine à ne pas faire la guerre, prêchent eux aussi la paix, en vue du bonheur de tous. Cette entreprise est de trop d'importance pour que des arguments légers puissent la retarder.

J'en appelle à vous, prêtres consacrés à Dieu, afin que vous prêchiez de toute la force de votre âme ce que vous savez être le plus agréable à Dieu, pour que vous combattiez ce qu'il a le plus en horreur.

J'en appelle à vous, théologiens. Prêchez l'évangile de la paix, faites-le sans cesse retentir aux oreilles du peuple.

J'en appelle à vous, évêques, à vous, hauts dignitaires ecclésiastiques. Que votre autorité ait assez d'influence pour fonder la paix sur des bases indestructibles.

J'en appelle à vous, magistrats et puissants de la terre, qui occupez le premier rang dans le royaume, afin que vous aidiez de toutes vos facultés la sagesse des princes et la piété des papes.

J'en appelle à tous ceux qui se glorifient du titre de chrétien, pour qu'ils conspirent, d'un commun accord et de toutes leurs forces, contre la guerre; qu'ils montrent de quel poids est dans un État l'union de tous contre la tyrannie des puissants. Que chacun apporte ses conseils en vue de la paix; que la concorde éternelle unisse ceux que la nature et le Christ ont unis par tant de liens; que tous tendent leurs efforts afin de réaliser ce qui contribue à toutes les prospérités.

(Traduction de L.-E. Halkin)

PRIERE DU COMBATTANT MALGRE LUI

Dieu tout-puissant, roi des armées, toi qui, par le ministère de tes anges, présides à la guerre et à la paix entre les peuples, toi qui as donné au jeune David, faible, sans armes et sans expérience, le courage d'attaquer le géant Goliath et la force de le vaincre, je t'adresse ma prière. Si cette guerre à laquelle je suis contraint de participer est juste, je te prie avant tout pour que tu convertisses les cœurs des adversaires et en fasses des champions de la paix. Que le sang chrétien ne soit pas répandu sur la terre et que la terreur panique ne nous possède point ! Puisse la victoire ne coûter que peu de sang et le moins possible de dommages ! Qu'elle revienne à ceux dont tu approuves les desseins ! Enfin, la guerre finie, puissions-nous te chanter des hymnes de triomphe, dans la concorde retrouvée !

(Traduction de L.-E. Halkin)



PLAINTÉ DE LA PAIX PERSECUTÉE (1517)

Je vous demande comment pourrait prier à la messe un soldat ?  
Notre père des cieux... Oh sacrilège, oses-tu appeler père, le  
père commun, quand tu souhaites couper le cou de ton frère ?...  
Que ton nom soit sanctifié... Mais pourrait-on profaner davantage  
le nom de Dieu qu'on ne le fait par des actes si monstrueux  
et par la haine que la guerre soulève entre les hommes ?...  
Que ton règne arrive... Comment, peux-tu demander cela, toi, qui  
nourris la cruauté, aux dépens du sang de ton semblable ?...  
Que ta volonté soit faite sur la terre ainsi que dans le ciel...  
Mais sa volonté est que le monde vive en paix et toi tu prépares  
la guerre ! Tu demandes à Dieu, qui est le père commun de tous,  
le pain quotidien et tu incendies le champ et la moisson de tes  
frères; et afin qu'ils ne puissent jouir du fruit de leur labeur,  
tu préfères en être privé toi-même. Malgré tout cela tu oses  
ajouter, toi qui poursuis avec tant d'acharnement le meurtre de  
ton frère: Et pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à  
ceux qui nous ont offensés. Tu détournes par tes prières le danger  
de la tentation et tu induis en tentation ton frère, au risque  
de ta vie. Tu demandes qu'on te délivre du mal et, te laissant  
guider par lui, tu ourdis les pires maux contre ton frère.

(Traduction de J.-C. Margolin)

LETTE A ANTOINE DE BERGHES (1514)

Je me suis souvent étonné, je ne dis pas que des chrétiens,  
mais simplement des hommes, en arrivent à ce point de folie de  
mettre tant d'efforts, d'argent, de courage à s'assurer leur perte  
mutuelle. Que faisons-nous durant toute notre vie, sinon la  
guerre ? Toutes les bêtes ne se battent pas, mais seulement les  
fauves: elles ne se battent pas à l'intérieur d'une seule espèce;  
elles se battent avec leurs armes naturelles et non, comme nous,  
avec des machines nées d'un art diabolique; elles ne se battent  
pas pour n'importe quoi, mais pour leurs petits et pour leur  
nourriture. La plupart de nos guerres naissent de l'ambition ou  
de la colère ou de la luxure ou d'une autre maladie de l'âme.  
Enfin, les animaux ne vont pas à leur mort par troupeaux compacts,  
comme nous.

(Traduction de L.-E. Halkin)

CONFESSION DU SOLDAT (1522)

HANNON. D'où sors-tu, nouveau Vulcain, toi qui ressemblais à Mercure quand tu nous quittas ?

THRASYMAQUE. Que veux-tu dire avec tes Vulcain et tes Mercure ?

HANNON. Je veux dire qu'en partant, tu paraissais avoir des ailes, tandis que maintenant je te retrouve estropié.

THRASYMAQUE. Tel est le salaire du soldat qui revient de la guerre.

HANNON. Mais qu'as-tu été faire à la guerre, soldat plus peureux qu'un daim ?

THRASYMAQUE. L'appât du butin m'avait donné du coeur.

HANNON. Les dépouilles que tu rapportes sont-elles nombreuses ?

THRASYMAQUE. Au contraire, ma ceinture est bien vide.

HANNON. Et ton bagage bien léger !

THRASYMAQUE. Mais c'est chargé de crimes que je reviens.

HANNON. Bagage bien lourd, il est vrai, s'il faut en croire le prophète qui le compare au plomb.

THRASYMAQUE. J'ai vu et j'ai commis là-bas plus de crimes que je n'en avais vu commis avant de partir pour la guerre.

HANNON. Mais alors, pourquoi la vie du soldat t'a-t-elle souri ?

THRASYMAQUE. Rien, en effet, n'est plus odieux ni plus néfaste.

HANNON. Qu'ont-ils donc dans la tête tous ceux qui, enrôlés pour quelque argent et parfois même sans recevoir un sou, courent à la guerre comme à un festin ?

THRASYMAQUE. Je ne m'explique pas leur aveuglement. Je ne puis que les imaginer, séduits par des furies maudites, voués totalement à l'esprit malin et à la misère, enfin hâtant eux-mêmes leur châtimement éternel.

HANNON. Cela semble juste, car les bonnes actions ne les intéressent à aucun prix. Mais raconte-moi tes combats et dis-moi de quel côté la victoire a penché.

THRASYMAQUE. Il y avait tant de tintamarre, de fracas, de bruit de trompettes, de sonneries de cuivre, de hennissements et de vociférations que je ne comprenais plus rien à ce qui se passait. C'est à peine si je savais encore où je me trouvais moi-même (...)

HANNON. Mais je veux croire que tu n'as pas de sacrilège à te reprocher.

THRASYMAQUE. Hélas ! il n'y avait rien de sacré pour nous ! Nous n'avons épargné ni les lieux profanes ni ceux du culte.

HANNON. Comment feras-tu pour réparer ces crimes ?

THRASYMAQUE. On m'a dit que les faits de guerre n'exigeaient pas réparation: tout ce qui est fait pour la guerre est fondé en droit.

HANNON. Le droit de la guerre, sans doute !

THRASYMAQUE. Tu l'as dit.

HANNON. Mais ce droit est la pire des injustices. Ce n'est pas le patriotisme, c'est la cupidité qui a fait de toi un combattant.

THRASYMAQUE. Je l'avoue, et je crois que bien peu se font soldats pour des motifs plus nobles que les miens. (...)

HANNON. Beau métier que de brûler les maisons, piller les églises, déshonorer les nonnes, dépouiller les malheureux, massacrer les innocents !

THRASYMAQUE. Les bouchers sont bien payés pour tuer les boeufs. Pourquoi nous reprocher de tuer des hommes ?



HANNON. Et tu n'avais pas peur du sort réservé à ton âme, si un coup mortel t'avait frappé ?

THRASYMAQUE. Pas du tout. J'étais plein d'espoir dans la protection de sainte Barbe à qui, une fois pour toutes, je m'étais recommandé.

HANNON. Avait-elle accepté de te prendre sous sa garde ?

THRASYMAQUE. Il me sembla qu'elle m'avait fait un petit signe de tête. (...)

HANNON. Mais alors, je suppose que les arbres eux-mêmes te semblaient remuer.

THRASYMAQUE. Ma parole, il devine tout ! Mais ma principale espérance reposait en saint Christophe, dont je contemplais chaque jour l'image.

HANNON. Sous la tente ? Quelle place pour les saints du paradis !

THRASYMAQUE. Nous avions dessiné un saint Christophe, au charbon, sur la toile.

(Traduction de L.-E. Halkin)

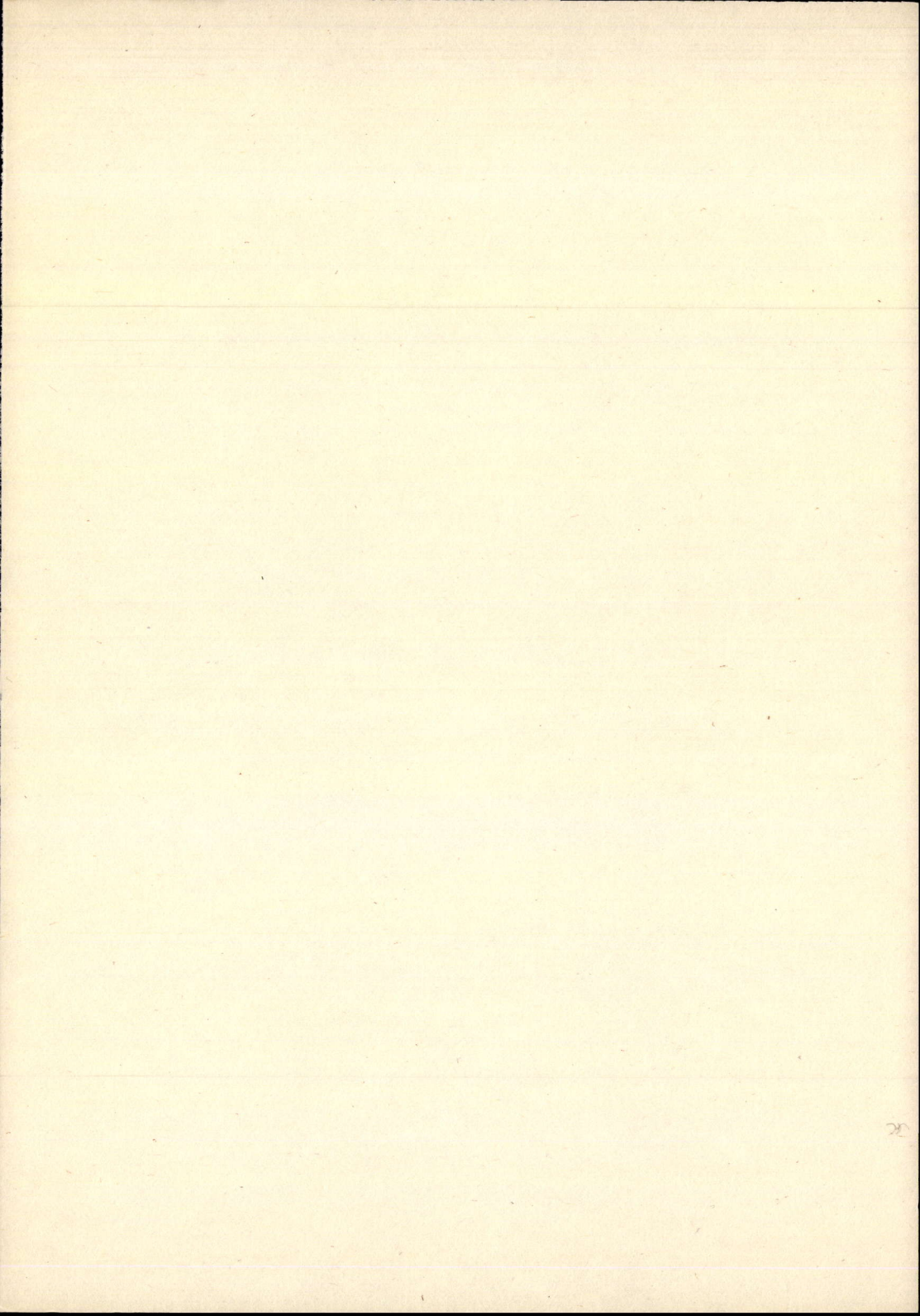
## L'HISTOIRE AUJOURD'HUI

### Nouveaux objets - Nouvelles méthodes

-----

1. DEMOULIN Robert,  
La presse une mine pour l'histoire ?
2. HAESSENNE-PEREMANS Nicole,  
Les pauvres aussi ont une histoire.
3. CRAHAY Roland & ISAAC Marie-Thérèse  
Pour une histoire du livre-objet.
4. DESAMA Claude,  
L'ordinateur au service de l'historien.
5. KUPPER Jean-Louis,  
Tournois et joutes au Moyen Age.
6. FLANDRIN Jean-Louis,  
Pour une histoire du goût.
7. LEBOUTTE René,  
L'archéologie du travail, sources et méthodes.
8. ALEXANDRE Pierre,  
Comment on écrit l'histoire du climat.
9. LOTTIN Alain,  
Pour une nouvelle lecture de l'iconoclasme au Pays-Bas.
10. CAROZZI Claude,  
Les voyages dans l'au-delà au Moyen Age.
11. LEJEUNE Charles,  
Martin Luther 1483-1983.
12. JULIA Dominique,  
La nouvelle histoire de l'éducation.
13. CEARD Jean,  
Pour une histoire de l'irrationnel : l'imaginaire scientifique au XVIe siècle.
14. THIRY Claude,  
L'histoire immédiate : une invention du Moyen Age ?
15. JORIS André,  
Voir le passé : pour une histoire de la géographie.
16. DELUMEAU Jean,  
Pessimisme du XVIe siècle, Protestantisme et eschatologie.
17. STEN Maria,  
Le théâtre évangéliste au XVIe siècle. Moyen de conversion des Indiens.
18. HALKIN Léon-E.,  
Psychohistoire et critique historique : le cas d'Erasme.
19. FRIJHOFF Willem,  
La culture populaire : un malentendu ?
20. BARRERA-VIDAL Alberto,  
L'histoire par la bande ... dessinée.
21. HELIN Etienne,  
Pour une histoire du mariage.
22. RICHE Pierre,  
Redécouverte de l'enfant médiéval.
23. FRIJHOFF Willem,  
L'intellectuel néerlandais à l'époque moderne ; citoyen de deux républiques.





D/1985/4266/31